

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50 Six mois... 26.00 Un an... 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr. La France et l'Etranger, les frais de poste en sus. Le prix des Abonnements est payable d'avance.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTIONS: Annonces: la ligne... 20 Réclames: »... 30 Faits divers: »... 50 On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITTE et C^o, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Imprimerie de PUBLICITE.

BOURSE DE PARIS DU 3 JUILLET Cours à terme de 1 h. 03 communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Richelieu, Paris.

Table with columns VALEURS and Cours du Jour. Lists various financial instruments like Rente 3 0/0, Act. Nord d'Espagne, etc.

BOURSE DE PARIS (Services gouvernementaux) 3 JUILLET

Table with columns VALEURS and Cours du Jour. Lists government bonds like 3 0/0, 4 1/2, etc.

3 JUILLET Services particuliers du Journal de Roubaix:

Table listing various services and their costs, such as Banque de France, Crédit foncier, etc.

DEPECHE COMMERCIALES New-York, 3 juillet.

Change sur Londres, 4.85 25; change sur Paris, 5.14 50 100 62. Café good fair, (la livre) 15 1/8, 15 3/8.

Feuilleton du Journal de Roubaix du 4 JUILLET 1878.

LA CIRCASSIENNE PAR LOUIS ENAULT CXXVII

Ah! qu'il me plaît de vous entendre parler ainsi, et que vous êtes bien tous les dignes fils des héros qui firent jadis la conquête de sépulture de Jésus sur les infidèles!

ROUBAIX, le 3 JUILLET 1878 Bulletin du jour

Paris n'est pas encore revenu de l'émerveillement de la fête qu'il s'est donnée et a donnée à ses hôtes dimanche dernier. Les journaux nous traduisent cette impression fébrile: « Jamais réjouissance publique, dit le Figaro, n'a mieux mérité l'épithète de nationale. »

Nous sommes loin de contredire au caractère spontané et populaire de cette grande manifestation. Mais, comme le fait observer avec raison le journal le Nord, si le peuple français est à beaucoup de points de vue souvent mobile, il y a un trait essentiel du caractère national qui se retrouve à toutes les époques aussi fermement accusé: c'est son ardeur, sa passion pour les fêtes publiques.

Les fêtes de l'indépendance belge ont une signification chez nos voisins, comme les fêtes de l'indépendance américaine de l'autre côté de l'Océan, comme les fêtes de juillet en avaient une sous la monarchie de Louis-Philippe.

Mais à quoi sert de philosopher? La fête a pleinement réussi; elle a satisfait à un immense besoin de détente et de distraction que ressentait la population. Tout est donc pour le mieux, si nous savons en rester là et ne pas commencer, avec les exhibitions, les promenades soi-disant patriotiques, les charivaris donnés aux suspects, les hurlements de la Marseillaise, une ère qu'il serait difficile, dans ces conditions, de qualifier de paisible rassurante et fraternelle.

Il paraît que les radicaux mécontents du succès obtenu par Mgr Freppel, au sein du conseil supérieur de l'instruction publique, se proposent de demander, à la rentrée des Chambres, non seulement l'abrogation de la loi de 1875 sur les Facultés libres, mais encore l'abrogation de la loi de 1850 sur la liberté de l'enseignement.

La liberté de l'enseignement a trop brillamment fait ses preuves, elle s'est affirmée par de trop éclatants services pour pouvoir, sans raison, être escamotée par un vote de surprise et de colère. Elle a été sans contredit la plus précieuse conquête de l'esprit de progrès sur la routine; toutes les familles en proclament et en recueillent chaque jour les bienfaits; l'Université de l'Etat, elle-même, est intéressée à son maintien, car elle est pour elle un aiguillon salutaire qui excite son émulation.

Ainsi nous voyons invariablement que ce sont nos institutions religieuses qui obtiennent les plus nombreuses et les premières places dans les divers concours ouverts pour l'admission des élèves aux écoles supérieures du gouvernement. Sans remonter plus haut que l'année dernière, nous voyons que les R. P. de la compagnie de Jésus de la rue des Postes, à Paris ont eu 81 candidats admis à l'Ecole spéciale militaire et le Collège de l'Immaculée-Conception, de Toulouse en a eu 21. Les mêmes pères de la rue des Postes eurent 39 candidats admis à l'Ecole Polytechnique et le Collège de l'Immaculée-Conception 5. Enfin 20 candidats de la rue des Postes furent admis à l'Ecole centrale.

Nous n'avons pas encore les chiffres des examens de cette année; nous savons seulement que l'Ecole des hautes études dirigée à Toulouse par les R. P. Jésuites a en, sur cinquante trois candidats présentés pour l'Ecole militaire de Saint-Cyr, quarante-cinq déclarés admissibles. Ces chiffres portent en eux-mêmes une telle éloquence qu'ils peuvent se passer de commentaires. Nous défions qu'entre tous les lycées ou collèges de l'Etat, on nous cite un seul qui puisse soutenir la comparaison.

Et maintenant si nous descendons plus bas, nous verrons quoiqu'à un degré inférieur, mais avec un égal dévouement, les humbles frères des écoles chrétiennes, travailler avec non moins de succès à l'œuvre commune du relèvement de la France, par la régénération religieuse de la jeunesse. Ici encore, ce sont les chiffres qui vont parler pour nous.

Il résulte d'un relevé que nous avons sous les yeux, que dans les treize villes suivantes: Grenoble, Saint-Etienne, Rheims, Cahors, Annanais, Saint-Omer, Mont-de-Marsan, Lunéville, la Tour-du-Pin, Ambrat, Bar-le-Duc et Boulogne-sur-Mer, les élèves congréganistes ont obtenu 348 bourses ou diplômes, contre 60 obtenus par les élèves des écoles laïques. Est-ce assez concluant?

LES TROUBLES DE MARSEILLE

Le désordre continue dans les rues de Marseille. On a eu hier les dépêches de l'Agence H. vau.

La Gazette du Midi ne peut encore nous fournir aucun détail sur les faits graves que les dépêches qu'on a lues hier nous révèlent. Nous devons nous borner pour le moment à enregistrer les communications télégraphiques en attendant des informations plus sûres et moins suspectes.

Les journaux marseillais, revenant sur les scènes sacrilèges de vendredi, nous fournissent ces nouveaux renseignements.

Le Citoyen assure qu'en insultant l'évêque ou à crié « à la guillotine! », et qu'une des bandes était conduite par un jeune avocat, secrétaire d'un avocat radical. Un jeune homme qui avait étudié avec lui chez les Jésuites et qui l'avait connu bonapartiste l'a apostrophé et l'a fait disparaître, tout honneur.

D'après le même journal, M Rouvier, député, en compagnie de M. Dedebat, secrétaire général de la préfecture, a été entendu haranguant un groupe sur la place Saint Ferréol.

Le Citoyen confirme le fait d'une botte de paille attachée à la statue de Belzunce et enlevée paisiblement par de jeunes employés de commerce et des ouvriers.

La Gazette du Midi ajoute ces nouvelles indications à toutes celles qu'elle a déjà fournies:

Pendant les troubles de vendredi, la préfecture commençait à être préoccupée des graves proportions qu'avait prises l'émeute. Là, paraît-il, on ne croyait pas d'abord que les choses iraient si loin. Le bruit court même que le préfet, alarmé de la tournure des événements, aurait plusieurs fois demandé au général de faire sortir les troupes pour mettre fin au tumulte. Mais le général, comme il en avait naturellement le droit, réclamait un ordre écrit, conformément sans doute à la sage formule: Scripta manent, verba volant. La signature réclamée n'étant pas donnée, les troupes ne sont pas sorties de leurs casernes. Quatre hommes et un caporal auraient, du reste, suffi pour imposer silence aux tapageurs, bien que la Jeune République en évalue le nombre à trente mille.

Nous répétons sous réserve ce bruit, dont il est difficile de vérifier l'authenticité. Les rumeurs les plus diverses sont, du reste, répandues. La conduite de l'autorité supérieure a été si inexplicable, que les imaginations se donnent naturellement libre carrière, quoi que, sur la place Saint-Martin, on eût, à plusieurs reprises, annoncé son arrivée.

Lorsque Mgr l'évêque est monté en voiture pour se rendre à son palais épiscopal, il a été vivement applaudi et acclamé par les cris de Vice Monseigneur l'évêque! Vive la Religion!

Un fervent catholique, nommé Félicien Maria, droguiste, rue Saint-Vincent, a reçu d'un républicain très haut placé un violent coup qui lui a ensanglanté la figure.

Un ancien rédacteur du Citoyen, se trouvant, vers cinq heures, sur la place du Mont-de-Piété, a été reconnu et signalé aux chanteurs de Marseillaise: « Enlevons-le! » s'est-on écrié. Heureusement il a pu se dérober.

C'est par erreur qu'on a parlé d'un évêque insulté, et qui ne serait pas Mgr Piace. Ces insultes se sont adressées de la manière la plus ignominieuse à un vénérable vieillard, M. l'abbé Bérenger, curé des Augustins.

Un autre vieillard, nullement respectable, celui là, a été reconnu conduisant une des hordes qui barraient le passage aux catholiques se rendant à Saint-Martin. On se demandait si ce farieux n'avait rien de commun avec un certain personnage qui, il y a plusieurs années, fut condamné à cinq ans de prison pour vol et faux en écriture privée, et qui ne peut venir pour les candidats du comité central, quoique se proclamant excellent républicain.

Une certaine partie des couronnes enlevées ont été arrachées par des enrégimentés à grands coups de dents. Etil besoin d'ajouter que de nombreux vols de montres et de portefeuilles ont été commis dans les groupes soi-disant républicains?

Un journal du soir annonce que des

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITTE et C^o, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Imprimerie de PUBLICITE.

Lettre de Sa Sainteté le Pape Léon XIII AU CARDINAL LA VALETTE Vicaire général de Rome

Monsieur le cardinal, Si, dès le commencement de notre pontificat nous avons eu de nombreux motifs de consolation et de contentement dans les témoignages d'affection et de respect qui nous arrivent de tous les côtés du monde, les graves amertumes ne nous ont pas fait défaut, soit que nous considérons les conditions générales de l'Eglise, soit que nous portons une cruelle persécution, soit que nous portons notre regard sur ce qui se passait dans cette ville même de Rome, centre du catholicisme et siège auguste du vicaire de Jésus-Christ, où l'on voit: ici une presse sans frein, des journaux poursuivant sans relâche ce seul but de combattre la foi par le sophisme et par l'ironie, et d'annuler les droits sacrés de l'Eglise et d'en diminuer l'autorité; ici des temples protestants, dls à l'or des sociétés bibliques, s'élevant dans les rues populaires, comme une insulte à notre foi; ici des écoles, des salles, des hospices ouverts à la jeunesse dans le but en apparence philanthropique de lui être utile aussi bien dans la culture intellectuelle que dans ses besoins matériels, mais dans le dessein véritable d'en former une génération ennemie de la religion et de l'Eglise de Jésus-Christ.

Et comme si cela n'était pas assez, un décret à paru récemment de la part de ceux qui, par devoir de leur état, seraient tenus à veiller sur les intérêts véritables de la population de Rome, et ce décret proscribit le catéchisme catholique des écoles municipales: mesure très-blanche, qui vient rompre cette digue à l'hérésie et à l'incrédulité qui sont l'irruption de toute part et laisse la voie ouverte à un nouveau genre d'invasion étrangère, plus funeste et dangereuse que l'ancien, en ce qu'il tend plus directement à arracher du cœur des Romains le précieux trésor de la foi et des fruits qui en découlent. Ce nouveau attentat à la religion nous devons nous en plaindre hautement à la face de Dieu et des hommes.

Et ici, dès le commencement, au vertu de notre ministère pastoral, nous devons rappeler à tout catholique le devoir très grave que la loi naturelle et la loi divine lui imposent d'insinuer ses enfants dans les vérités surnaturelles de la foi et l'obligation qui pèse sur les hommes, qui ont entre les mains l'administration d'une ville catholique, de faciliter et veiller à l'accomplissement de ce devoir des pères de famille. En même temps qu'un nom de la religion nous devons nous en plaindre hautement à la face de Dieu et des hommes.

Certainement, on ne saurait imaginer le prétexte qui a pu donner lieu à cette mesure, si ce n'est peut-être celui de la déraisonnable et ignominieuse indifférence en fait de religion, dans laquelle on voudrait maintenant élever les peuples. Jusqu'ici la raison, et même le simple bon sens, ont enseigné aux hommes de mettre de côté, et comme hors d'usage, tout ce que l'expérience n'a pas montré utile ou qui a été reconnu inutile en vue de certains changements survenus. Mais qui pourra affirmer que l'enseignement du catéchisme n'ait pas été un grand bien?

N'est-ce pas l'enseignement religieux qui a relevé le monde, sanctifié et adouci les rapports mutuels des hommes, qui a rendu plus délicat le sens moral et orné cette conscience chrétienne qui réprime moralement les excès, repousse les injustices et élève les peuples fidèles sur tous les autres? Dirait-on que les conditions sociales de notre âge ont rendu cet enseignement superflu ou nuisible? Mais le salut et la prospérité des peuples n'ont pas d'abri en dehors de cette vérité et de cette justice, dont la société actuelle a le plus vif besoin, et auxquelles le catéchisme catholique conserve leurs droits et leur intégrité. Pour l'amour donc des fruits précieux qu'on a déjà recueillis et qu'on pourra encore recueillir de cet ense qu'on ne seules on ne devrait pas le bannir des écoles, mais on devrait chercher à l'y répandre par tous les moyens.

leur maris le courage de la jeunesse: au jour de l'épreuve, elles seraient femmes à ranimer leur ardeur, et à leur mettre dans les mains l'épée libératrice qui ne doit rentrer au fourreau qu'après la victoire. Je vous remercie d'avoir pensé à les prévenir... Mais faites mieux encore: amenez-les ici! Ils sont également bons pour le conseil et pour l'action, nous allons délibérer tous ensemble. Seulement, partez et revenez! Mais le temps n'est plus de prix pour nous qu'aujourd'hui! Les minutes valent des siècles. Songez que le moindre retard peut causer d'irréparables malheurs!

Sire Daniel O'Connor comprenait l'importance des recommandations que lui faisaient madame Imérieff, et, pendant que Stella mettait Ben Salem au fait de tout ce qu'elle venait de conclure avec l'Irlandais, dans une langue que l'on ne comprend guère à Béthanie, il se remit immédiatement chez les deux amis de la princesse, qu'il eut le bonheur de trouver, et d'envoyer aussitôt près d'elle.

Elle leur expliqua tout en quatre paroles: ils étaient gens à comprendre à demi-mot.

L'entreprise est de celles qui doivent vous tenter, dit Stella, car elle n'est ni sans péril, ni sans gloire. Il y a du bien à faire, et des dangers à courir... c'est pourquoi j'ai compté sur vous!

Et vous n'avez pas compté sans vos hôtes! répondit M. de Merteins. Nous vous remercions, Octave et moi, d'avoir bien voulu songer à nous associer à votre œuvre.

— Quand part-on? demanda M. de Kergor dont l'esprit aventureux ne s'était point endormi dans les délices d'un mariage heureux.

— C'est Ben-Salem qui nous dira cela, fit la princesse, en présentant aux nouveaux venus l'hôte et le protecteur de Rahel. Il faut arriver à Béthanie cette nuit même. Cet honnête homme m'a dit que nous n'avions plus une minute à perdre. C'est la nuit que ces voleurs de femme tentent leurs coups, d'ordinaire.

— Ab! marquis, c'est vous qui parlez ainsi, répéta madame Imérieff, avec une certaine vivacité. Croyez-vous donc que je serais femme à vous exposer à de tels dangers sans les partager avec vous? Non, Messieurs! Ensemble, ou personne! Je me trompe, ensemble... au moi seule! car si je ne peux pas sauver cette fille de mon cœur et de mon affection, je puis du moins mourir avec elle.

— Ensemble, donc! firent, en même temps, M. de Merteins et M. de Kergor, avec cet élan d'enthousiasme qui fait les héros.

Stella vint alors à l'hôte de Rahel. — Ben-Salem, lui demanda-t-elle, en parlant légèrement, comme pour mieux fixer son attention sur ce qu'elle lui disait, combien crois-tu que l'Arabe amène avec lui de complices pour mener à bout sa félonie?

— Pas beaucoup! Il connaît admirablement le pays; il sait bien que nous ne sommes autour de Béthanie que trois familles de chrétiens, assez éloignées les unes des autres, pour nous porter difficilement du secours, et que le reste de la population, exclusivement musulmane, est plutôt contre nous que pour nous. Il aura peut-être une quinzaine de cavaliers avec lui, mais pas davantage!

— S'il en est ainsi, et cet homme me paraît aussi incapable de se tromper que de nous tromper, fit Stella, que chacun de vous prenne avec lui quatre amis intrépides et sârs. On les trouvera aisément dans notre petite colonie, et armés comme vous le serez, résolvez-vous comme vous l'êtes, je crois que vous repoussez avec succès l'attaque des Arabes s'ils se présentent cette nuit devant la maison de Ben-Salem; demain matin, une fois le soleil levé, nous n'avons plus rien à craindre d'eux, car ils n'oseront jamais nous attaquer ouvertement, au grand jour et à visage découvert.

— Ma maison est forte comme une citadelle, fit l'hôte de la Circassienne, et, avec une garnison courageuse, on y soutiendrait le siège d'une petite armée... Arrivez à temps aujourd'hui, et vous reviendrez demain Rahel à Jérusalem!

— Tout cela paraît s'arranger à merveille! dit M. de Merteins; mais nous n'avons plus le temps de parler; nous n'avons que celui d'agir, et en courant au plus pressé... Je ne doute de la bonne volonté de personne; avec tous ceux à qui nous allons nous adresser, un mot suffira. Je les vois déjà debout, prêts à nous suivre, prêts à combattre, et, s'il le faut, à mourir avec nous. Mais encore est-il qu'il faut les trouver chez eux. On peut perdre une heure à les chercher. Tous n'ont pas des chevaux à leur disposition. Il sera nécessaire de recourir aux loueurs, et avec ces gens d'Orient un marché, si simple qu'il soit en réalité, ne se termine jamais sans beaucoup de paroles.

ment dans notre petite colonie, et armés comme vous le serez, résolvez-vous comme vous l'êtes, je crois que vous repoussez avec succès l'attaque des Arabes s'ils se présentent cette nuit devant la maison de Ben-Salem; demain matin, une fois le soleil levé, nous n'avons plus rien à craindre d'eux, car ils n'oseront jamais nous attaquer ouvertement, au grand jour et à visage découvert.

— Ma maison est forte comme une citadelle, fit l'hôte de la Circassienne, et, avec une garnison courageuse, on y soutiendrait le siège d'une petite armée... Arrivez à temps aujourd'hui, et vous reviendrez demain Rahel à Jérusalem!

— Tout cela paraît s'arranger à merveille! dit M. de Merteins; mais nous n'avons plus le temps de parler; nous n'avons que celui d'agir, et en courant au plus pressé... Je ne doute de la bonne volonté de personne; avec tous ceux à qui nous allons nous adresser, un mot suffira. Je les vois déjà debout, prêts à nous suivre, prêts à combattre, et, s'il le faut, à mourir avec nous. Mais encore est-il qu'il faut les trouver chez eux. On peut perdre une heure à les chercher. Tous n'ont pas des chevaux à leur disposition. Il sera nécessaire de recourir aux loueurs, et avec ces gens d'Orient un marché, si simple qu'il soit en réalité, ne se termine jamais sans beaucoup de paroles.

— Raison de plus pour nous mettre à l'œuvre sans tarder! fit la princesse.

— Où donc est le rendez-vous? fit le

vicomte de Kergor.

— Demandons à Ben Salem, dit madame Imérieff; à partir de ce moment, n'est-il pas notre véritable guide?

Consulté par Stella, Ben Salem indiqua le Jardin des Oliviers, où, quelques semaines auparavant, la princesse était venue attendre Rahel et Zuleika, le soir où elles avaient fui le palais d'Edem-Pacha.

— L'endroit est assez désert, dit-il; et nous n'exciterons ni les soupçons, ni l'attention de personne. Les premiers venus attendront les autres derrière les tombeaux, ou dans le petit bois qui se trouve de l'autre côté du torrent de Cédron. Mais il ne faut pas que les premières ombres nous surprennent loin de Béthanie; Ali ne dort jamais que d'un œil, et il nous a déjà donné des preuves de sa terrible activité. Il n'est pas homme à s'arrêter, maintenant qu'il a retrouvé la piste cherchée. Je doute qu'après son premier échec, dont il a dû ressentir une profonde irritation, il soit retourné jusqu'à Jéricho. Ce voyage lui eût occasionné trop de fatigue, et une grande perte de temps. La tribu des Abou-Disch, toute voisine de nous, et qui renferme assez de mauvais drôles pour qu'il y ait trouvé tous les complices dont il a cru avoir besoin, lui a également offert un asile, où il peut, presque à volonté, s'élaner sur sa proie. Son attaque, je n'en suis que trop certain, ne se fera pas longtemps attendre!